

Cécile Berly

Trois femmes

Madame du Deffand
Madame Roland
Madame Vigée Le Brun



PASSÉS / COMPOSÉS

Trois femmes

Du même auteur

Marie-Antoinette et ses biographes. Histoire d'une écriture de la Révolution française, Paris, L'Harmattan, 2006.

Marie-Antoinette, Paris, Citadelles & Mazenod, 2010.

La Reine scandaleuse. Idées reçues sur Marie-Antoinette, Paris, Le Cavalier bleu, 2012.

Lettres de Madame de Pompadour. Portrait d'une favorite royale, Paris, Perrin, 2014.

Marie-Antoinette. Carnet secret d'une reine, avec Benjamin Lacombe, Paris, Éditions Soleil, « Métamorphoses », 2014.

Louise Élisabeth Vigée Le Brun. Peindre et écrire Marie-Antoinette et son temps, Paris Artlys, 2015.

Idées reçues sur Marie-Antoinette, Paris, Le Cavalier bleu, 2015.

Marie-Antoinette à Versailles, Paris, Artlys, 2016.

Peindre la musique, avec Jean-Jacques Charles, Paris, Artlys, 2017.

Les Femmes de Louis XV, Paris, Perrin, 2018.

L'Art et la Lettre, avec Jean-Jacques Charles, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais, 2018.

Cécile Berly

Trois femmes

MADAME DU DEFFAND

MADAME ROLAND

MADAME VIGÉE LE BRUN

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3222-7

Dépôt légal – 1^{re} édition : mars 2020

© Passés composés/Humensis, 2020

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

À Jean-Jacques et à toutes nos correspondances...

« Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit. »

LA BRUYÈRE, *Les Caractères*,
« Des ouvrages de l'esprit »,
37, IV, 1688

Sommaire

Introduction.....	13
Madame du Deffand. Fuir l'ennui	17
Madame Roland. Le sentiment et la politique	65
Madame Vigée Le Brun. Peindre, autrement	117
Conclusion.....	169
Notes.....	173
Bibliographie	177

Introduction

Un intérieur feutré. Un secrétaire raffiné ou une simple table de travail. Autant de petits bureaux, réservés aux femmes et à leur écriture. Le plus connu, au nom le plus joli d'entre eux tous, est le bonheur-du-jour. Ce petit meuble, façonné à partir de bois précieux, est constitué de gradins, eux-mêmes formés de tiroirs et, éventuellement, de cachettes. Les femmes y rangent, y cachent, leurs lettres ou de petits objets. Ce meuble est si petit et léger qu'il est facile de le déplacer. D'une pièce à une autre, il peut changer de fonction : de secrétaire, il devient coiffeuse. Le plateau est souvent recouvert d'un tissu, vert généralement. Dessus, les objets nécessaires à l'écriture : la plume, l'encrier, l'essuie-plume, la boîte à sable que l'on utilise pour sécher l'encre encore fraîche. Le tout réuni dans une écritoire, marquetée quand elle est luxueuse. Enfin, le bâton de cire rouge que l'on fond pour cacheter la lettre à l'aide d'un poinçon. Bien sûr, des feuilles ou feuillets rangés par tas. Une bougie pour écrire quand la lumière décline, ou tard dans la nuit.

Le XVIII^e est le siècle de la lettre. Jamais on a tant écrit. Jamais on est allé aussi loin dans la pratique épistolaire, dans l'écriture de soi, dans le besoin de dire et de se

Trois femmes

raconter. « Composée ou savourée dans le silence tout neuf d'une intimité à peine conquise, la lettre est peinture du cœur, consolation de l'absence et langage de la vérité [...]. Les philosophes, en affranchissant l'individu, ne l'ont pas incité à la solitude mais à l'échange¹. » Ce sont surtout les femmes qui s'illustrent, et même se distinguent, dans l'écriture de la lettre. En aucun cas, elles ne prétendent au statut d'écrivain, de femmes de lettres. Bien au contraire. À leurs yeux, cette prétention est inconvenante, contraire aux bonnes mœurs et même vulgaire. La femme est faite pour évoluer dans l'espace étriqué de l'intime, du privé. De ce fait, le format modeste de la lettre, son destinataire, suffiraient à satisfaire, à épancher leur soif d'écriture. À lire les lettres de Madame du Deffand, de Madame Roland et de Madame Vigée Le Brun, on comprend bien vite qu'il n'en est rien. Quoi qu'elles en disent ou écrivent. Par la lettre, elles contournent, sans en avoir probablement conscience, les obstacles sociétaux, moraux et littéraires.

La lettre, objet intime s'il en est, indissociable de la représentation collective du xviii^e et de son imaginaire, matérialise la présence des femmes sur la scène littéraire. Le xviii^e fut non seulement le siècle de la lettre, mais également celui des épistolières. C'est bien évidemment Madame de Sévigné qui a donné au genre ses lettres de noblesse. Rapidement, Madame du Deffand est surnommée « la Sévigné du xviii^e siècle » et, Madame Roland, la « Madame de Sévigné de la bourgeoisie ». C'est à son aune que l'on juge des qualités épistolaires d'une plume féminine. En 1725 paraissent pour la première fois les *Lettres choisies de M^{me} la marquise de Sévigné à M^{me} de Grignan sa fille, qui contiennent beaucoup de particularités de*

Introduction

l'histoire de Louis XIV, en un volume composé de seulement trente et une lettres et fragments. Les éditions, sans cesse enrichies, se succèdent tout au long du siècle. La lettre est perçue comme un écrit authentique, spontané, sans fioritures. La forme épistolaire rendrait crédible le fond. Ce qui explique pourquoi nombre de femmes choisissent la lettre pour écrire des romans, des contes ou leurs mémoires. La lettre est à la mode, on la retrouve partout : à l'intérieur des foyers, dans les romans à succès (Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1761 ; Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782), en motif dans la peinture, dans la création de meubles. Les épistolières, au fil de leur plume, varient la forme et la fonction de la lettre. Il en résulte une polysémie très riche, un véritable nuancier de mots et d'émotions.

Madame du Deffand (1696/1697-1780) écrit pour fuir son ennui, réelle maladie de l'âme. Baignée de culture aristocratique, mondaine, lettrée, elle voue un véritable culte au « bel esprit ». Elle est l'une des salonnnières françaises les plus réputées. La lettre prolonge une conversation et comble ses moments de solitude. Madame du Deffand incarne la société d'Ancien Régime dans ce qu'elle a de plus léger et frivole, de plus mélancolique et ridicule. Un monde révolu où la pratique épistolaire est reine. Madame Roland (1754-1793) écrit, quant à elle, le sentiment puis la politique. Jeune fille précocée, elle a la passion de l'étude et de l'écriture. Nourrie de philosophie, de culture antique et de sciences, elle est une idéaliste en tout : en amitié, en amour et même en politique. Elle écrit longuement, intensément. Avec la Révolution, la lettre est au service de son engagement. Elle informe, elle milite,

Trois femmes

elle combat, elle convainc, elle défie par la lettre. Jusqu'au bout, elle écrit, y compris quand la guillotine menace. Madame Vigée Le Brun (1755-1842), enfin, écrit pour rassembler ses *Souvenirs*, pour les « fabriquer » à partir de lettres déjà rédigées. Elle écrit pour peindre autrement. Elle écrit comme elle a su peindre durant des décennies : avec énergie, douceur, ayant le sens quasi inné de la composition et le goût de gommer, d'atténuer les défauts. Dans ses lettres, elle peint son vécu, ses affects et le mouvement qui lui est cher, aussi bien dans ses portraits que dans ses voyages où elle se révèle courageuse, presque imperturbable face au danger. Dans son écriture épistolaire, elle emprunte, en toute logique, au vocabulaire et à l'univers de la peinture.

Trois femmes et leurs lettres. La salonnière, la bourgeoise, l'artiste. Trois univers épistolaires différents mais complémentaires. Ce livre est, plus que jamais, une histoire de plumes, d'encre et de papier.

MADAME DU DEFFAND

Fuir l'ennui
1696/1697-1780

« D'où vient suis-je sujette à l'ennui ?
D'où vient ne trouvé-je aucune lecture qui
m'amuse, et un si petit nombre de gens
qui me plaisent ? »

Lettre à Horace Walpole,
le 25 février 1776

Chez Madame du Deffand, l'écriture est une seconde nature. Elle a beau s'en défendre, écrire à longueur de lettres qu'elle est mauvaise penseuse, mauvaise épistolière, mauvaise en tout, elle écrit des lettres par dizaines, par centaines. Durant plus de trente ans, elle tient l'un des salons parisiens les plus prestigieux de la capitale, réputé à travers toute l'Europe. Elle excelle dans l'art de la conversation. Sa répartie est vive, piquante. Grâce à l'écriture, de lettres pour l'essentiel, elle prolonge les conversations, commencées dans son salon tapissé de moire jaune et de rouge feu, agrémenté de larges rubans : avec le président Hénault, l'amant devenu ami, d'Alembert, Montesquieu, Maupertuis, la duchesse de Luynes ou, encore, Julie de Lespinasse. Grâce à l'écriture, elle entretient un lien unique avec des correspondants qui le sont tout autant.

Trois femmes

Voltaire, l'ami fidèle de presque toute une vie, ou Horace Walpole, l'aristocrate anglais de près de vingt ans son cadet, qu'elle appelle pourtant « mon tuteur ». Selon les cas, les lettres sont « publiques », c'est-à-dire destinées à être lues au fil de la conversation, devant un public choisi ; plus rarement, elles ont une finalité privée, être lues et relues par les correspondants.

Les lettres de Madame du Deffand sont riches des nouvelles du beau monde, de la cour de Versailles, des dernières nouveautés littéraires, théâtrales ou scientifiques. Madame du Deffand a une excellente connaissance du monde. La plupart de ses amis sont bien nés et évoluent à la cour où ils occupent une ou plusieurs charges honorifiques. Les penseurs, les philosophes, les hommes de lettres, les scientifiques, les artistes, elle les connaît tous et les côtoie au moins un temps. Sa vie, au quotidien, est trépidante, très stimulante. En outre, être invité chez Madame du Deffand, au couvent Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, est vécu comme un privilège, voire une consécration. Dans son salon, Madame du Deffand impose un goût, un art de vivre, lesquels placent au-dessus de tout « le bel esprit ».

Pourtant, Madame du Deffand redoute, par-dessus tout, l'ennui. L'ennui et son idée même. Dans la plupart de ses lettres, l'ennui et les peurs qu'il génère se lisent en filigrane. L'ennui est obsession. L'ennui est une forme d'oppression. Elle écrit, en quelque sorte, pour fuir l'ennui, le transcender, le sublimer. Elle écrit de toutes ses forces y compris quand ces dernières sont grandement affaiblies. Elle écrit pour se battre contre la maladie, la refuser. Pour Madame du Deffand, converser et écrire,